

ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE LOCALE

PATRIMOINE



2024

BULLETIN & MĒMOIRES

de la Société polymathique du Morbihan

TOME
150

SOCIÉTÉ
POLYMATHIQUE
du MORBIHAN



Sommaire

- 04** **Avant-propos**
Yannic ROME

ACTUALITÉ ARCHÉOLOGIQUE dans le Morbihan

- 6** **Fouilles préventives (2018) – Theix-Noyal, ZAC de Brestivan**
Joseph LE GALL
- 8** **Fouilles préventives (2021) – Séné, Bézidel**
Yoann ESCATS
- 12** **Fouille programmée (2021-2023)**
Un remarquable ensemble funéraire de l'âge du Fer à Manetenet, Plouay
Daniel TANGUY et Astrid SUAUD-PRÉAULT
- 14** **Musée d'histoire et d'archéologie de Vannes (2022)**
Acquisition d'une sculpture antique
Christophe LE PENNEC
- 16** **Musée d'histoire et d'archéologie de Vannes (2023)**
Don manuel du crucifix de Gavrinis
Christophe LE PENNEC

ARCHÉOLOGIE

- 18** **Le manoir de Minguionnet à Gourin**
Analyse du bâti et étude du mobilier en verre retrouvé dans les latrines
Sébastien DARÉ

HISTOIRE LOCALE

- 40** **L'héraldique médiévale de l'ancien diocèse de Vannes : repenser la chronologie de l'héraldique en Bretagne ?**
Hervé TORCHET
- 62** **Les travaux de Jean-Baptiste d'Après de Manneville en région lorientaise**
Jean-Yves LE LAN
- 76** **Les voyages de Louis-Napoléon Bonaparte en Morbihan**
1836 – Séjour contraint de Louis-Napoléon Bonaparte à Port-Louis
Gérard LE COURTOIS
- 84 1858 – Cinq jours en Morbihan pour Napoléon III
Yannic ROME
- 97 1865 – Un voyage privé mais pas incognito
Olivier VALLENTIN
- 110** **Les querelles religieuses au début du xx^e siècle dans le Morbihan**
Le combat de deux hommes
François ARS
- 120** **VANNES 1941 - 1945 (suite) – La mort du père : une banale tragédie ?**
Patrick ANDRÉ et Thérèse-Anne VIDIANI

PATRIMOINE

- 138** **L'église Saint-Jean-Baptiste de Lantiern en Arzal : un témoignage de l'architecture templière en Bretagne**
PoI VENDEVILLE et Lény CHARRIER
- 156** **Géométrie des ponts biais en maçonnerie au xix^e siècle**
Le pont de la rue de la Coutume à Vannes
Jean-Pierre BOURCIER
- 170** **Les Étapes de la civilisation – Un grand décor d'Alice Pasco pour Pontivy, 1965**
Anne BOCQUET
- 188** **Histoire du musée de la Carte postale de Baud : du Cartopole au Carton voyageur**
Katell ARCHAMBAUD

- 204** **Rapport annuel du conservateur des archives et des collections**
Christophe LE PENNEC
- 212** **Vie de la Société polymathique du Morbihan**
Annick JOUSSE et Yannic ROME

FOUILLES PRÉVENTIVES (2021)

Séné, Bézidel

En 2021, une fouille archéologique de 2,6 ha a été menée à Séné (quartier de Bézidel) dans le cadre d'un projet immobilier, après la découverte d'indices archéologiques lors du diagnostic de 2018. Cette fouille a mis au jour une occupation s'étalant de la Protohistoire aux Temps modernes.

Plus de 917 faits archéologiques ont été découverts, comprenant des fossés, des trous de poteaux, deux bâtiments avec des fondations en pierre, diverses fosses, des foyers, des puits d'extraction, trois bâtiments semi-excavés, un puits et des traces de chemins de différentes époques. Les datations sont basées sur environ 9 500 tessons de poterie, une étude numismatique et une analyse stratigraphique, en particulier l'intersection des fossés.

La présence d'un enclos fossoyé curviligne de 1,3 ha, associée à des indices tels que des recoupements avec des fossés gallo-romains et la découverte de céramiques et de monnaies de La Tène finale, suggère une occupation à la fin de la Protohistoire, probablement à des fins agropastorales. Au début du I^{er} siècle, un fossé et un chemin ont marqué l'établissement d'un habitat rural gallo-romain. Cet habitat, défini par un réseau de fossés orthonormés formant deux parcelles, a évolué et été restructuré jusqu'à son abandon au milieu du III^e siècle (fig. 1).

Les vestiges comprennent des édifices (fig. 2) aux usages divers (habitation, stockage, élevage)

et des structures domestiques (fosses, foyers, puits, structures de combustion). Les artefacts découverts témoignent du niveau socioculturel aisé des habitants, probablement lié à la proximité de *Darioritum*, un centre d'échanges et de pouvoir (fig. 3). Lors de l'établissement gallo-romain, le chemin initial a été remplacé par un autre axe plus au nord, devenant un axe de desserte reliant Darioritum à la campagne.

Après une période de désertion, un nouvel habitat rural a émergé aux alentours des VI^e-VII^e siècles (fig. 4). Cet ensemble, aussi développé que celui de la période précédente, se caractérise par une structuration de l'espace avec de nombreux fossés délimitant différents enclos. Ces espaces accueillent diverses constructions sur poteaux et des structures domestiques. Une fosse a révélé un important corpus de céramique (fig. 5), indiquant un approvisionnement local de matière première, différent de celui de l'atelier proche de Meudon situé au nord de Vannes.

Cette occupation significative, inédite dans le sud-est du Morbihan, s'intègre dans la nomenclature des fermes altomédiévales de Bretagne.

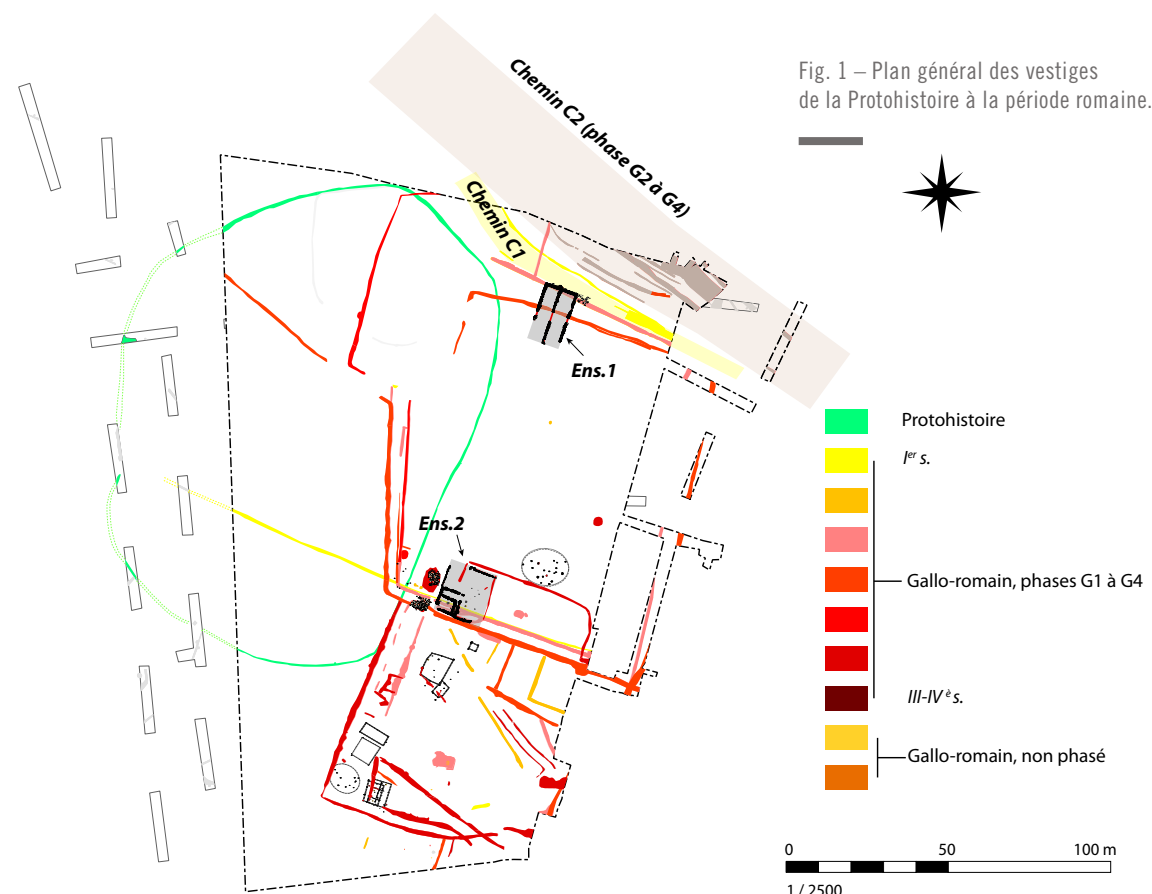


Fig. 2 – Établissement gallo-romain : Ensemble 2. © E. Collado

Hervé TORCHET

Historien médiéviste

L'héraldique médiévale de l'ancien diocèse de Vannes : repenser la chronologie de l'héraldique en Bretagne ?

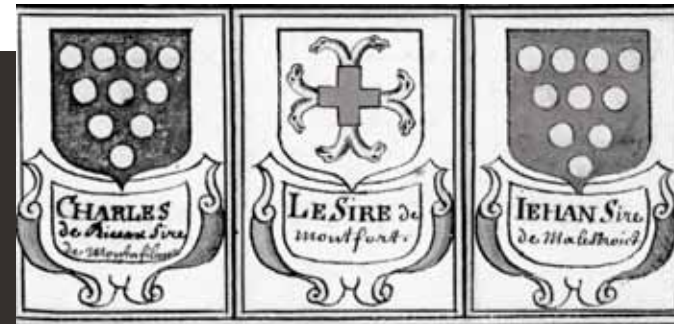
Faut-il repenser la chronologie de l'héraldique en Bretagne pour la faire remonter jusqu'à la période de genèse de l'héraldique générale en Europe¹ ? La publication des six tomes de *La Réformation des fouages de 1426* que j'ai déjà fait paraître² m'incite à le croire.

Le calcul de statistiques détaillées ne fournit pas en lui-même d'indications qui diffèrent significativement de l'article fondateur publié par Michel Pastoureau en 1973³. Elles permettent seulement de détailler un damier géographique et l'existence de « pays » héraldiques à l'intérieur de la marche d'armes de Bretagne dont le territoire global se confond avec celui du duché, chacun avec sa personnalité et ses traits communs dominants, mais le tout s'inscrit dans le cadre analysé par Michel Pastoureau. En revanche, la réalisation de cartes héraldiques que j'ai entreprise depuis la publication de la *Montre générale de Cornouaille de 1481* ouvre de nouvelles pistes prometteuses qu'il espérait, notamment par l'apparition de groupes d'armoiries et la recherche de leur source possible. Comme l'a signalé récemment Jean-François Nieu, « l'étude des "groupes héraldiques", identifiée dans les années 1970 comme l'une des meilleures voies d'accès aux origines, n'a guère progressé depuis lors⁴ ». En somme, on peut concevoir la Bretagne héraldique comme un monde en évolution dont il s'agit de

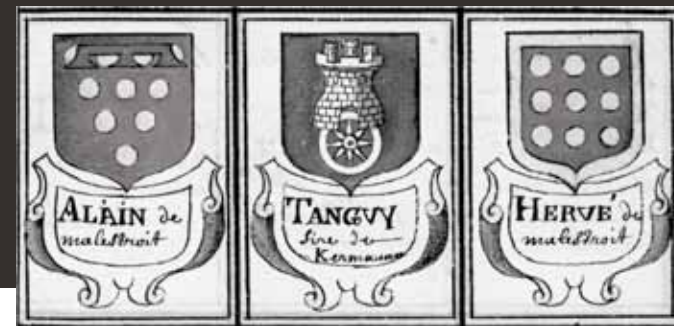


Sceau de Jean II de Chateaugiron,
dit Jean de Malestroit, 1384-1387.
© Sigilla

découvrir le visage originel et la date de naissance par le moyen de statistiques. Michel Pastoureau a fixé aux années 1125-1130 l'apparition de l'héraldique générale⁵, mais il n'est pas allé jusque-là pour la Bretagne dont les preuves ne remontent pas avant 1160. Il s'agit ici de proposer une chronologie renouvelée de l'héraldique médiévale bretonne pouvant se lier à cette phase de naissance de l'héraldique générale. Le chemin pour y parvenir passera par des règles collectives d'élaboration des écus de beaucoup de nobles en Bretagne. L'exemple du diocèse de Vannes va servir à illustrer cette double proposition. Commençons par décrire la réformation des feux de 1426, son contenu, sa méthode et son reflet héraldique, voyons ensuite les enseignements que les cartes héraldiques suggèrent et examinons pour finir le principal groupe d'armoiries qui y apparaît et son enracinement dans les tout premiers temps de l'héraldique médiévale.



Armoirie de Jean de Malestroit.
© BnF, département des manuscrits,
Français 5506



Armoirie d'Alain et d'Hervé de Malestroit.
© BnF, département des manuscrits,
Français 5506

LA RÉFORMATION DES FOUAGES DE 1426 DANS L'ANCIEN DIOCÈSE DE VANNES

Il s'agit d'un document-fleuve : un recensement des foyers bretons décidé à l'hiver 1426 par le duc de Bretagne Jean V⁶. But premier : réévaluer la masse fiscale du duché et le niveau de taxation de chaque paroisse au fouage, impôt sur les foyers. Le duc envoya des commissaires dans chaque paroisse de son duché pour y recenser les foyers. Ils ne se contentaient pas de rédiger de nouveaux rôles d'impôt : ils remettaient en jeu l'exemption fiscale des nobles qu'ils énuméraient aussi, ce qui fait de cette immense enquête le plus ancien nobiliaire universel de Bretagne. Pour établir l'identité de ces nobles et la *Réformation* que je publiais, j'entrepris la rédaction de notices prosopographiques. Chacune avait vocation à être illustrée d'une description d'armoiries ; la recherche de celles-ci et leur liste m'ont conduit à une étude approfondie de l'héraldique médiévale bretonne, celle dont il est question de rendre ici compte en s'appuyant sur l'exemple du diocèse de Vannes. Nous allons examiner le contenu global de la réformation, le cas des nobles et les traits statistiques principaux de l'héraldique constatés.

Révéle par la réformation : un diocèse plutôt prospère

Le contexte de la réformation des feux de 1426 n'était pas seulement le paroxysme de la guerre de Cent Ans. Après une décennie de crise économique et financière⁷, le peuple du duché de Bretagne se méfiait de la monnaie bretonne et lui préférait la monnaie « en bon or au coin du roi de France ». Rétablir la confiance motivait la réformation des fouages. L'outil administratif y aidait : une organisation territoriale clarifiée révélait un niveau de vie dans la haute moyenne bretonne dynamisé par un réseau urbain déjà dense.

Une organisation territoriale clarifiée

Depuis le XI^e siècle, les ducs de Bretagne avaient expérimenté des organisations de leurs institutions dans les subdivisions territoriales de leur duché. Au XIII^e siècle, la déconcentration administrative se traduisit par des circonscriptions territoriales nommées baillies. Alors nous pouvons prouver que les barons des ducs de Bretagne se voyaient convoqués à l'ost autour de leur duc selon ces baillies : Cornouaille, Léon, Penthievre, Rennes, Ploërmel, Broërec (ou Vannes), Nantes,

Géométrie des ponts biais en maçonnerie au XIX^e siècle

Le pont de la rue de la Coutume à Vannes

Cette présentation résulte d'une étude menée entre 2019 et 2023 sur la mise en application de la géométrie descriptive à l'épure de la voûte biaise au XIX^e siècle, à l'époque où le développement du chemin de fer conduit à la construction d'infrastructures nouvelles dont la voûte biaise fait partie. Lors de l'implantation des voies, les ingénieurs ont choisi de réaliser des ponts biais pour passer au-dessus d'ouvrages terrestres ou fluviaux préexistants sans avoir à réaliser des voies ferrées à courbures importantes.

Construits en pierres – la structure métallique ne faisant son apparition que vers le milieu du XIX^e siècle –, ces ouvrages ont remis en cause la théorie de Monge quant à la réalisation d'un appareil¹ suivant les lignes de courbures maximums et minimums d'une surface. Les premiers ponts biais ont été construits en Angleterre suivant l'appareil hélicoïdal, puis les Français inventeront le système orthogonal qui est le plus performant du point de vue de la résistance des matériaux. Un nombre important de ponts utilisant différents types d'appareils (ou design) ont été construits, dont un à Vannes, à la fin du XIX^e siècle. Progressivement, la structure métallique ou en béton remplacera celle en pierre ; ce qui mettra fin à ce type de réalisation. L'étude de la voûte biaise fera partie, jusqu'en 1920 environ, des cours de géométrie descriptive donnés dans les grandes écoles notamment à l'École polytechnique. En raison de la complexité de son design, elle fait l'objet aujourd'hui de travaux de mathématiques en analyse discrète.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA VOÛTE BIAISE

Une voûte est biaise lorsque les traces horizontales des plans de tête font un angle différent de 90° avec l'axe de la voûte. Le biais d'une voûte est défini par l'angle aigu entre l'axe de la voie et la trace horizontale du plan de tête, une voûte est d'autant plus biaise que cet angle est petit. Avant le XIX^e siècle, la voûte biaise a été très rarement utilisée pour réaliser un pont ; les constructeurs imaginaient qu'il existait une poussée au vide pouvant conduire à la ruine de l'ouvrage. En effet, si on divise un pont biais en 3 parties, soit une droite (A B C D) et deux biaisées (A B E) et (C D F), les anciens pensaient que la partie (A B C D) était en équilibre car elle repose sur deux culées, une à droite et une à gauche. En réalité, les deux parties biaisées (C D F) et (A B E) ne s'appuyant que sur une culée, elles ne sont pas en équilibre et, de ce fait, se déversent sous leurs propres poids et sous-charge.

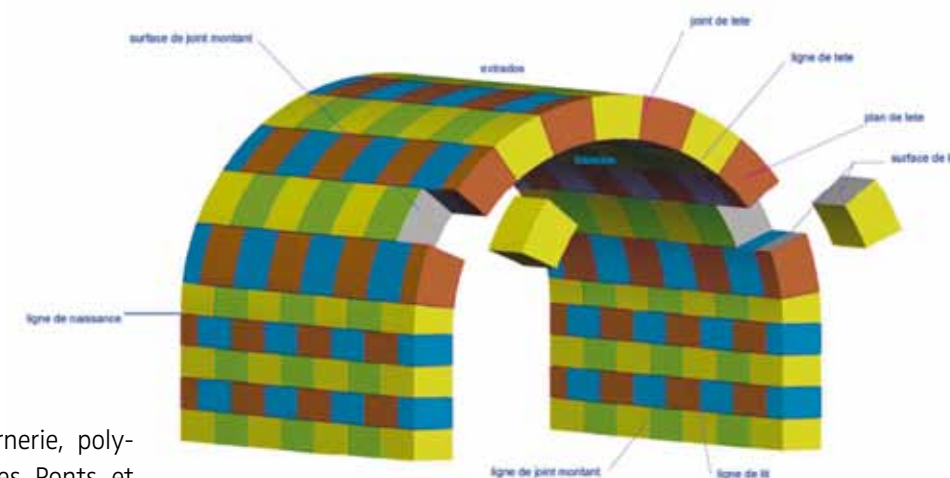


Fig. 1 – Appareil d'une voûte. © J.-P. Bourcier

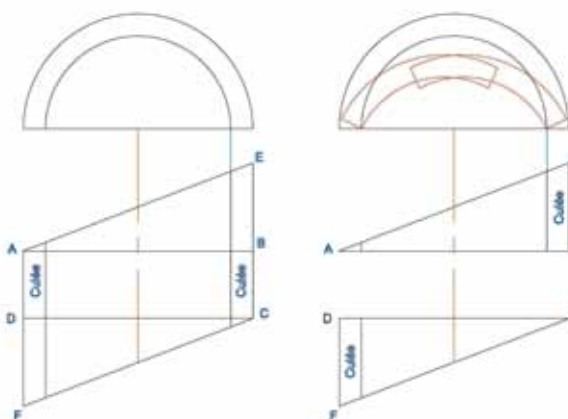
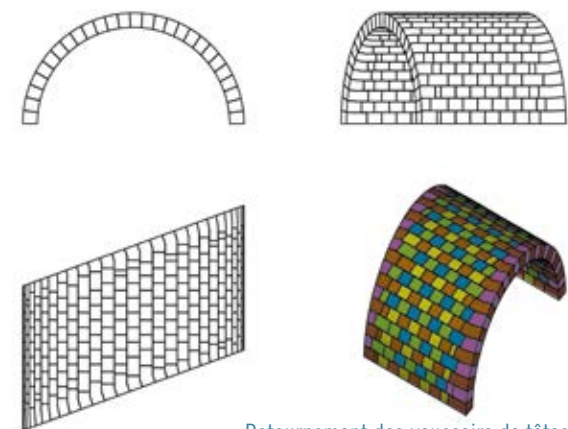


Fig. 2 – La poussée au vide. © J.-P. Bourcier



Retournement des voussoirs de têtes

Fig. 3 – La voûte biaise selon Gauthey. © J.-P. Bourcier

Jules Maillard de La Gournerie, polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées, démontrera en 1851 qu'il n'existe pas de poussées au vide et que les efforts sont parallèles aux plans de tête². Ce point a été vérifié dans une étude récente de Tamas Forgacs effectuée en 2015 à l'université de Budapest³.

Au XVIII^e siècle, l'ingénieur et architecte français Émiland Marie Gauthey (1732-1806) fut l'un des premiers en France à traiter le sujet dans les termes qui suivent :

« On voit qu'il faudra faire un pont biais toutes les fois que la direction de la route formera avec celle de la rivière un angle différent de l'angle droit. On évite en général cette espèce de ponts principalement quand ils ont plusieurs arches en raison de la difficulté de leur construction, mais il s'en faut de beaucoup que cette difficulté qui se réduit à quelques suggestions dans l'appareil mérite l'importance qu'on lui a quelquefois donnée ; il ne faut jamais hésiter de faire un pont biais dès qu'il peut y avoir quelque inconvénient soit à redresser l'alignement du chemin, soit à changer le cours de la rivière. »

Dans son épure, Gauthey effectue un retournement des voussoirs de tête. Les suggestions (ou modifications) ne concernent donc que les voussoirs de tête, l'appareil du reste de la voûte étant droit.

Au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle en Angleterre puis en France, le chemin de fer se développe sur les territoires. La première publication française concernant la voûte biaise revient à Pierre Alexandre Francisque Lefort dans les

Anne BOCQUET

Cheffe de projet pour la valorisation du château,
Ville de Pontivy

Les Étapes de la civilisation **Un grand décor d’Alice Pasco pour Pontivy, 1965**

Peintre bretonne méconnue, Alice Pasco (Saint-Gérard, 1926 – Pontivy, 2013) réalise au fil de sa carrière plusieurs décors pour des monuments. En 1965, elle peint, pour le collège moderne de jeunes filles de Pontivy (aujourd’hui collège Charles-Langlais), une monumentale frise historique qu’elle intitule *Les Étapes de la civilisation*. En 2023, pour la première fois depuis leur dépose en 1996, la Ville de Pontivy présentait au public une grande partie de ce décor singulier dans l’œuvre de l’artiste.

ALICE PASCO

Une femme cultivée et éclectique

Née le 12 avril 1926 à Saint-Gérard (Morbihan), Alice Pasco s’installe à Pontivy avec sa famille alors qu’elle est encore petite fille. Son père, entrepreneur en bâtiment, est un ancien militaire du génie colonial et a travaillé dans plusieurs pays d’Afrique avant de s’établir au Maroc avec son épouse rencontrée en Bretagne. Le couple est cultivé et ouvert sur le monde. À la naissance d’Alice, les époux, déjà parents de deux enfants, ne repartiront plus vivre à l’étranger.

Alice entame ses études secondaires au lycée de Pontivy (actuel lycée Joseph-Loth), où son professeur de dessin, Léon Leray¹, repère ses aptitudes pour cet art et l’encourage à poursuivre. Après la troisième, elle entre au lycée Jeanne-d’Arc et y obtient son baccalauréat philosophie-lettres classiques avec la mention « très bien ». Alice abandonne alors son idée première de

devenir enseignante pour se tourner vers l’art. Après un bref passage à l’école des beaux-arts de Rennes (6 mois en 1944-1945), elle rejoint l’école des beaux-arts de Paris où elle étudie pendant trois ans (1945-1948). Elle y fréquente les ateliers d’Eugène Narbonne² et de Pierre-Henri Ducos de la Haille³. Le premier lui apporte une formation classique en dessin et en peinture de chevalet, le second la tradition de la fresque et des grands décors muraux.

À son retour à Pontivy, Alice enseigne quelque temps les lettres classiques au lycée Joseph-Loth, puis se tourne résolument vers la peinture et installe son atelier au 10, rue Carnot. Peintre, Alice est aussi écrivaine et s’intéresse à la philosophie, à la mythologie et à la musique. En 1950, elle devient sociétaire du Salon des artistes français. Alice Pasco décède à Pontivy le 8 juillet 2013 à l’âge de 87 ans, laissant derrière elle de nombreuses œuvres picturales et littéraires. En 2016, la Ville de Pontivy lui a rendu hommage en lui attribuant un nom de rue.

Une œuvre figurative et diversifiée

Au cours de sa carrière, Alice Pasco s’essaie à de nombreuses techniques picturales : fusain, encre, gouache, huile... Cette dernière représente l’essentiel de sa production.

Dans ses tableaux de chevalet, elle aborde des genres variés : scènes religieuses ou mythologiques, scènes de genre, portraits, paysages, natures mortes... Elle réalise aussi de grands décors pour des monuments, dont trois, situés dans le Morbihan, sont encore conservés *in situ*⁴ :

- le décor de la chapelle du Sacré-Cœur à Berné : en 1954, Alice Pasco restaure et complète les peintures existantes du peintre nantais Henry Leray sur le thème de la dévotion au Sacré Cœur ;
- le décor de l’oratoire Saint-Gilles à Berné : en 1956, elle réalise un décor sur panneau sur le thème de Notre-Dame de Fatima ;
- le décor de la chapelle Saint-Michel du tumulus à Carnac : en 1960-1961, elle réalise le décor complet de l’édifice sur le thème de « la marche de l’homme vers Dieu ».

Deux autres décors monumentaux subsistent (totalement ou partiellement) mais ont été déposés :

- le décor de l’hôtel du tumulus à Carnac, réalisé en plusieurs étapes⁵ ;
- et le décor du collège moderne de jeunes filles de Pontivy, réalisé en 1965.

Parmi ses commandes de grandes dimensions figurent également des chemins de croix peints, notamment celui de l’abbaye de Daoulas (1951, conservé *in situ*) et celui de la chapelle du lycée Joseph-Loth de Pontivy (1956, déposé mais toujours conservé au lycée).

LES ÉTAPES DE LA CIVILISATION, UNE GRANDE COMMANDE

La commande

Incendiée par les Allemands en 1944, l’école supérieure de jeunes filles de Pontivy est reconstruite après la guerre sur les plans de l’architecte municipal Henry Le Cadre. Le nouveau bâtiment est inauguré en 1957 comme « collège moderne de jeunes filles ». Propriétaire des lieux, la Ville de Pontivy décide alors de passer commande pour la décoration de plusieurs salles du collège dans le cadre du 1 % artistique.

Yvon Lamaury, qui succède à Henry Le Cadre comme architecte municipal, est chargé de l’affaire. La candidature de Lucien Martial, artiste-peintre parisien⁶, est d’abord privilégiée et très mal vécue par Alice Pasco : « Je suis outrée et très profondément peinée de ce procédé qui consiste à mépriser les artistes du pays, qui, apparemment, ne vaudraient rien sur le plan artistique et n’auraient pas besoin de travailler comme tout le monde⁷. » En décembre 1962, Lucien Martial finit par se désister. Dans une lettre adressée à Yvon Lamaury, l’artiste parisien, qui n’a nullement avancé sur le décor depuis qu’il sait qu’il a été retenu, affirme ne pas avoir saisi l’ampleur (dimensions de la salle) et la spécificité (notamment la présence de baies sur les murs) du projet. Le budget initialement alloué ne pouvant plus alors selon lui être respecté, il préfère se désister, « mais sûrement que ce travail intéresserait un peintre jeune, d’esprit moderne et de bon goût⁸ ».

Le conseil municipal décide alors de confier les travaux à Alice Pasco. Le 29 mars 1963, par délibération, le conseil municipal décide de proposer la candidature d’Alice Pasco au préfet du Morbihan. Le 10 mars 1964, la section spéciale des bâtiments d’enseignement du



LE MUR NORD : de la préhistoire à l'Égypte antique

Composée de quatre panneaux, cette frise entièrement conservée retrace les débuts de la civilisation.

Sur la gauche, le premier panneau dépeint la découverte du feu. C'est au Paléolithique que cette étape fondamentale pour l'histoire de l'humanité se déroule. La domestication du feu par les hommes permet de cuire les viandes et les poissons, assurant ainsi une meilleure digestion qui libère de l'énergie pour d'autres activités. Elle permet aussi d'écarter les prédateurs et entraîne la création du foyer, endroit où l'on fait le feu et autour duquel on se rassemble. Toutes les générations sont d'ailleurs représentées ici, des enfants sur la droite aux grands-parents sur la gauche. Les paniers de poissons et de fruits présents au premier plan, ainsi que la peau de bête portée par l'homme situé à droite avec son arc et ses flèches, évoquent les moyens de subsistance de l'époque (chasse, pêche, cueillette).

L'élévation des menhirs constitue la suite directe de cette frise. Si le mégalithisme se retrouve en Afrique et en Asie, c'est surtout en Europe de l'Ouest, au Néolithique, qu'il se diffuse. Les chasseurs-cueilleurs nomades du Paléolithique se sédentarisent, développent l'agriculture et l'élevage, mais aussi la poterie ou le tissage (cf. jeune femme de dos et céramique au premier plan).

Fig. 5 – De la préhistoire à l'Égypte antique.
© Clichés Jacques Tripon
Montage photo : service patrimoine de Pontivy

Deux grandes civilisations antiques sont ensuite représentées. Située au Moyen-Orient entre le Tigre et l'Euphrate, la Mésopotamie est caractérisée par la ziggurat²⁰ visible en arrière-plan. La grande table ornée d'un taureau à l'avant, d'étoiles et de signes géométriques sur le dessus, pourrait être une évocation du très haut niveau de connaissances astronomiques / astrologiques atteint par les Mésopotamiens au 1^{er} millénaire av. J.-C., d'autant que les ziggurats étaient également des observatoires astronomiques.

Le faucon, symbole du dieu protecteur des pharaons, Horus, introduit la dernière séquence de cette frise consacrée à l'Égypte antique. Reconnaisable à ses trois pyramides de taille décroissante et au Grand Sphinx, la nécropole de Gizeh occupe l'arrière-plan du décor. À l'avant, séparée de la nécropole par le Nil, est représentée une scène d'offrandes aux dieux ou aux défunts : la pardalide (peau de léopard), visible sur le siège de l'homme situé à droite, était l'attribut traditionnel des prêtres de l'Égypte ancienne, et la harpe, dont joue la jeune femme sur la gauche, était l'instrument sacré permettant aux prêtres et prêtresses de communiquer avec les dieux.

LE MUR EST : les Phéniciens, l'Asie, la Grèce, Rome et les Bretons



Aux extrémités du mur est, deux panneaux plus petits que les autres se faisaient pendant. Figurant tous deux des navires, ce sont les deux seuls panneaux portant un titre inscrit : « LES PHENICIENS » sur le panneau conservé, « LES BRETONS » sur le panneau disparu. Peuple antique de l'est de la Méditerranée, les Phéniciens sont ici reconnaissables à la galère en bois (probablement de cèdre) à proue relevée, rames et grande voile carrée. Habiles agriculteurs et excellents commerçants, les Phéniciens étaient en effet de grands navigateurs qui établirent des ports de commerce sur tout le pourtour du bassin méditerranéen. C'est également par la relation à la mer qu'Alice Pasco a souhaité représenter les Bretons. Le sphinx ailé²¹ représenté sur la voile de la galère phénicienne est ici remplacé par une croix celtique.

Entre les Phéniciens et les Bretons, trois panneaux de taille égale alternaient avec les fenêtres donnant sur la rue Jeanne-d'Arc.

Fig. 6 – Les Phéniciens.
© Cliché Jacques Tripon

Fig. 7 – Les Bretons.
© AMP 4M94



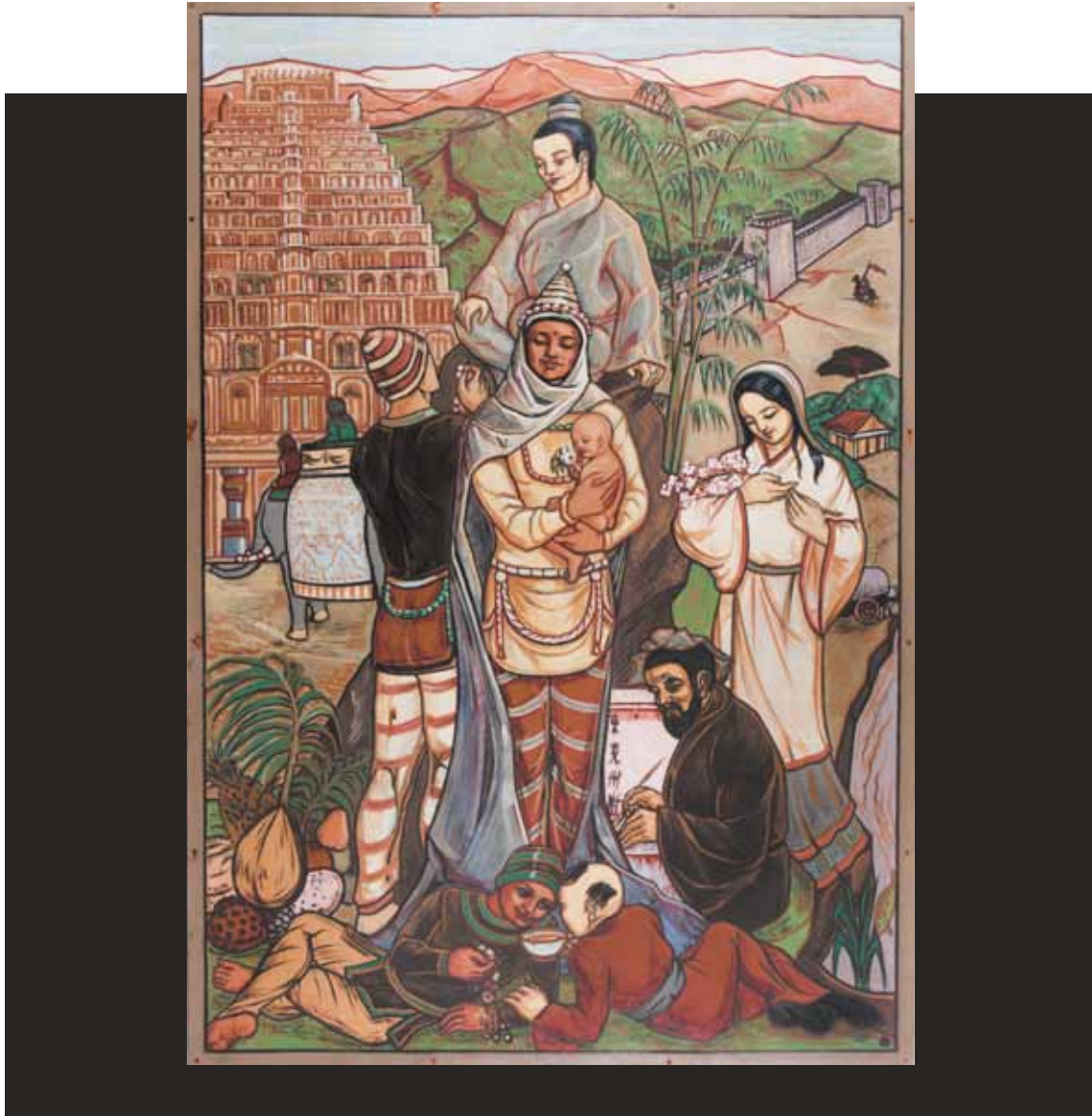


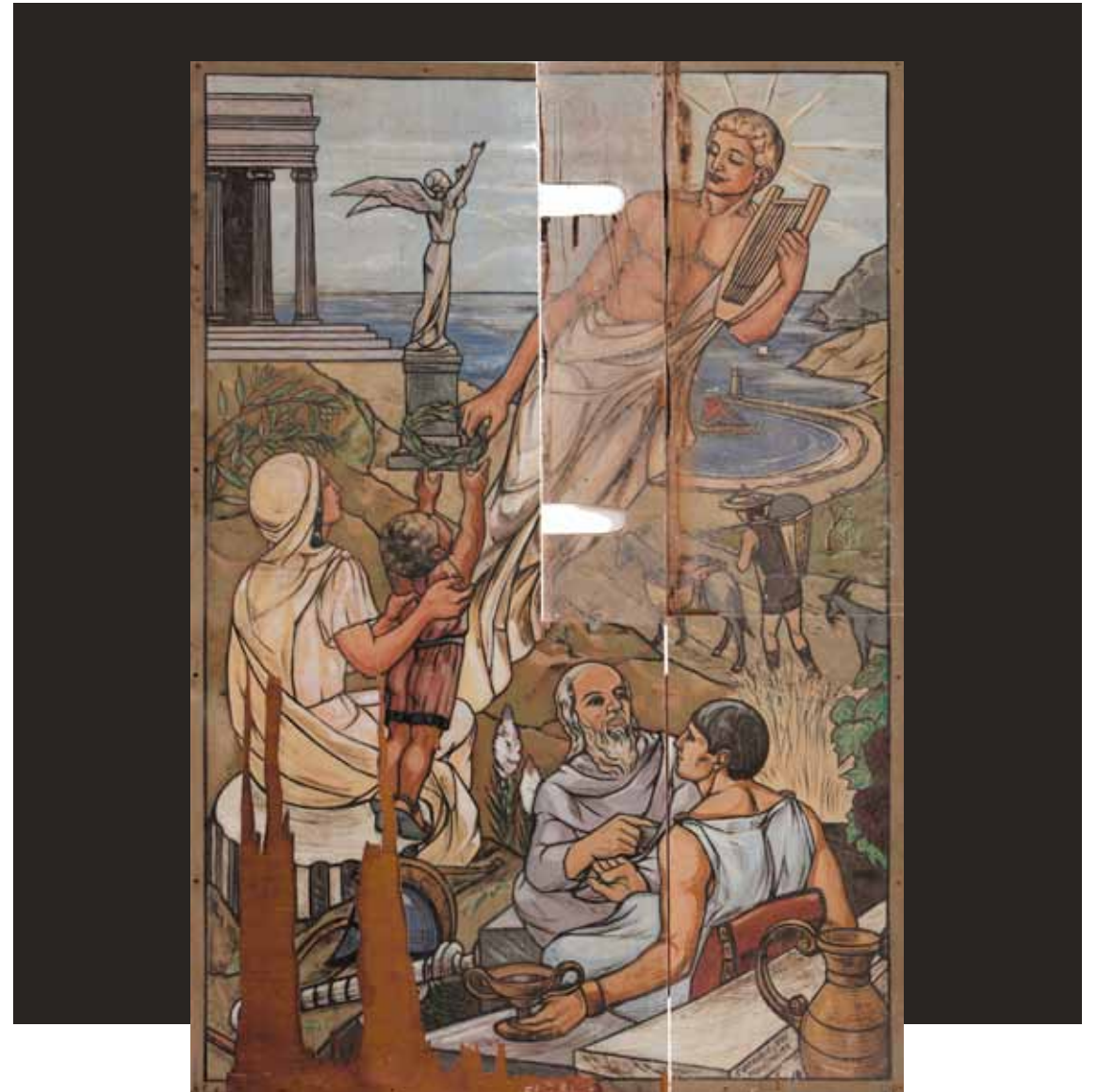
Fig. 8 – L'Asie. © Cliché Jacques Tripon

Le premier rassemble en une seule scène la représentation de plusieurs civilisations asiatiques.

À l'arrière-plan, sur un fond de paysage montagneux, l'architecture évoque à la fois la Grande Muraille de Chine (à droite) et les temples hindous (particulièrement ceux du Tamil Nadu au sud de l'Inde).

L'éléphant surmonté d'un howdah (sorte de bât utilisé en Inde pour transporter les personnes fortunées), les fruits exotiques sur la gauche, ou encore le bol de thé du premier plan évoquent également les civilisations asiatiques. Sur la droite, vêtue d'un kimono, une jeune femme porte une branche de sakura, fleurs de cerisiers caractéristiques de la culture nipponne.

À ses pieds, un homme, pinceau à la main, évoque l'art de la calligraphie (les signes ressemblent ici plutôt à l'écriture chinoise). Les vêtements et coiffures des quatre personnages situés au centre du panneau rappellent la civilisation indienne. La forte présence de la nature sur ce panneau (fruits, plantes, fleurs, montagnes) et celle de jeunes personnages (un bébé et deux enfants) semblent être une ode à la vie et à son renouveau perpétuel. Conservés mais probablement réemployés un temps à d'autres fins²², les panneaux de la Grèce et Rome achevaient la décoration du mur est.

Fig. 9 – La Grèce. © Clichés Jacques Tripon
Montage photo : service patrimoine de Pontivy

L'architecture, la sculpture de la déesse Nikè (jeune femme ailée personnifiant la victoire), le dieu Apollon (reconnaisable à ses attributs la lyre et la couronne de laurier), et la devise « CONNAIS-TOI TOI-MÊME » présente en bas à droite du panneau suivant, suffisent à situer la scène en Grèce. L'amphore, la coupe, les grappes de raisin, la saison des vendanges figurée par le porteur à la hotte et l'âne situés à droite du panneau évoquent la production de vin, l'un des fondements de l'alimentation et de la vie économique de la Grèce antique. Le commerce, essentiellement maritime du fait de la forte fragmentation du relief de la péninsule, est

représenté par le port et les deux navires situés en arrière-plan. Au premier plan, un homme à la barbe et aux cheveux blancs s'entretient avec un individu plus jeune. La proximité de l'inscription « Connais-toi toi-même » rappelle la maïeutique et permet d'identifier Socrate. La scène pourrait ainsi se dérouler à Athènes et l'arrière-plan représenter le port d'Athènes et le temple d'Athéna Nikè, de style ionique, présent sur l'Acropole.

Les derniers volumes

2023



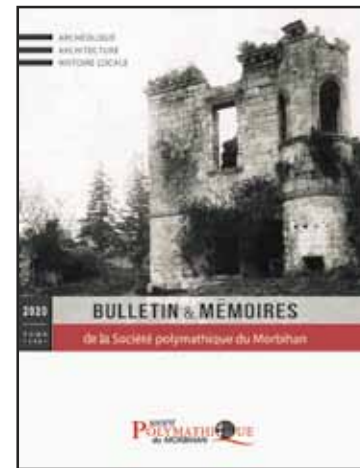
2022



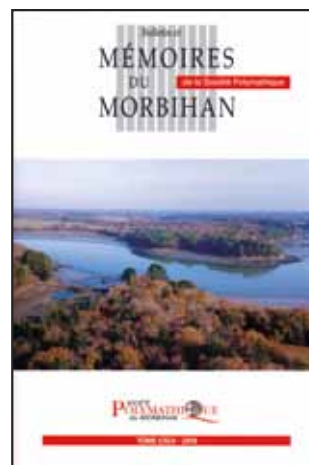
2021



2020



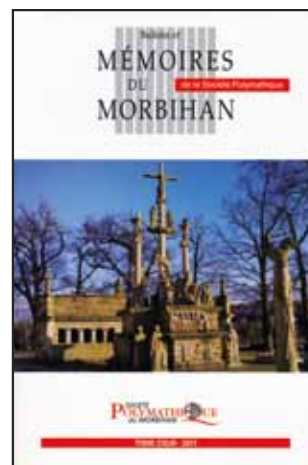
2019



2018



2017



La Société polymathique du Morbihan (SPM) est la plus ancienne société savante de Bretagne. Fondée à Vannes, par quelques érudits, elle œuvre depuis près de deux siècles dans l'étude, la sauvegarde et la valorisation du patrimoine naturel et historique du Morbihan. Depuis 1857, elle publie un volume annuel comprenant diverses contributions dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire locale ou régionale, de l'architecture et du patrimoine, des sciences humaines et de la Terre.

**Vous souhaitez adhérer
à la Société polymathique du Morbihan,
contactez-nous !**

Site web
polymathique.fr

Mail
polymathique@orange.fr